This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2003

DE L'ESPRIT.

TOME TROISIEME.

DE L'ESPRIT.

. . . . *Unde animi conſtet natura videndum,*
Qua fiant ratione, & qua vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura. *Lib. I.*

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM & à LEIPSICK.
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LVIII.

UNIVERSITY
15 NOV 1989
OF OXFORD
LIBRARY

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu, une inspiration, un enthousiasme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelques vagues que soient ces especes de définitions, la même raison cependant qui nous fait dire que le feu

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2003

génie, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*; *j'enfante*, *je produis*; il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpeces. Il en eſt que nous devons au hazard; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie: &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées qui réſultent de ce rapport forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité (*a*). Or, c'eſt

(*a*) Le neuf & le ſingulier dans les idées ne ſuffit pas pour mériter le titre de génie; il faut de plus

DE L'ESPRIT.

TOME TROISIEME.

DE L'ESPRIT.

. . . . *Unde animi conſtet natura videndum;*
Qua fiant ratione, & qua vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. De rerum natura. *Lib. I.*

TOME TROISIEME.

A AMSTERDAM & à LEIPSICK.
Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LVIII.

noré comme un grand génie : cependant, ce Mahomet, simple courtier d'Arabie, sans lettres, sans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit, avoit été forcé, pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du hazard qui le place dans le temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hazard, si favorable à Mahomet, n'ait aussi contribué à la gloire de César ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire, pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire

de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la république, c'eſt qu'il jeta par ſes victoires les fondements du trône qu'Auguſte affermit (e); c'eſt que ſa dictature fut l'époque de la ſervitude des Romains; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au hazard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hazard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déjà dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de

(e) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

» Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre » auteur, on voit de grands poëtes prendre Homere pour modele, ſe demander, en écrivant: *Homere eût-il penſé, ſe fût-il exprimé comme moi?* il » faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, » imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit propoſé » Cyrus, & l'autre Annibal pour modele. »

l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſements nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules (*f*) & de ſes

(*f*) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales ; vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui font la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroît-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu près la vie de tout le monde n'a que des idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au-deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpece de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis !* leur répond-

succès; succès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle

---

il, *vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de sagesse à des tonnes de richesses?*

Corneille étoit sans doute animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme auquel il avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce jusques dans son cabinet: *Je viens*, lui dit-il, *monsieur, retirer ma parole & vous exposer les motifs de ma conduite... Eh! monsieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme? Montez chez elle: je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court, tout effrayé, dans le cabinet du savant Budé, lui dire que le feu est à la maison: *Eh bien*, lui répondit-il, *avertissez ma femme: je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction. C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples & ces réponses inattendues & naïves, qui, si souvent, fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie, que je citerai à ce sujet deux traits du célebre la Fontaine. Un de ses amis, qui, sans doute, avoit sa conversion fort à cœur, lui prête un jour son *saint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité: mais, né très-doux & très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à son ami: *Je vous rends votre livre: ce S. Paul là n'est pas mon homme.* C'est avec la même naïveté que, comparant un jour saint Augustin à Rabelais, *Comment*, s'écrioit la Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un saint*

il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre, comparée au court espace de la vie, nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs, il n'est qu'un âge, & c'est celui des passions, où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé, on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi, à mieux développer ses idées, à les présenter dans un plus grand jour ; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce soit, est toujours le produit d'une in-

---

Augustin à celle de ce Rabelais si naïf & si amusant ?

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressants, vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui, & presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

finité

finité de combinaiſons qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fonds & le plan d'un ouvrage ; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits ; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fonds des ſujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies ; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jeté dans ſes narrations ; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtile qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces dif-

férentes eſpeces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fût-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques: dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fonds. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent; il naît

tôt ou tard un esprit pénétrant & lumineux, qui, saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, & sait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, & partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célebre, peut composer de mauvais ouvrages : il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'espece de génie dont il est doué ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poëte célebre peut être un mauvais philosophe, & l'excellent philosophe un poëte médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, & l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre

d'homme de génie, il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressants pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où, par ses talents & ses découvertes, celui qui cultive les arts ou les sciences puisse faire époque dans le monde savant. L'homme de génie est donc, en partie, l'œuvre du hazard ; c'est le hazard qui, toujours en action, prépare les découvertes ; rapproche insensiblement les vérités, toujours inutiles lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres ; & qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en saisit, les présente, & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hazard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, dispersés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui composent les météores : ces matieres, poussées vaguement dans les airs, n'y produisent aucun effet, jusqu'au moment où, par des souffles contraires, portées impétueusement

les unes contre les autres, elles se choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon est éclairé.

CHAPITRE II.

De l'imagination & du sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination*; il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous; & l'imagination dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Est-ce l'éton-

nement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Hespérides, l'isle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (*a*), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par le Brun, differe du tableau composé (*b*) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination qu'elle n'est guere employée seule que dans les descriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vête-

(*a*) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'invention & la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination qu'un poëte, excellent dans le genre tragique ou comique, ne fera souvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(*b*) Il faut se rappeller que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

ment aux idées & aux sentiments qu'on nous présente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit presque seule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne sur laquelle s'appuyoit une naïade, que sortoient les ruisseaux qui serpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines se couvroient de verdure par les soins des dryades & des napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les orcades; c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la physique, si l'on n'en fait usage que pour jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & si l'on attend de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui, dans le Tonquin,

a fixé l'inſtant de la formation des perles (c): c'eſt elle encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant à ſon gré des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde phyſique, s'eſt d'une aîle audacieuſe ſouvent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir

(c) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un roi du Tonquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels: armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe: il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt battu, fait un traité, & obtient, pour ſon fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere, un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau-pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un démon apparoît au roi du Tonquin & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre: elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiecles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe tait. Le pere la frappe, le ſang coule: la métamorphoſe commence; & la côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

longtemps parcouru les déserts immesurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point est marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abyme, est affecté d'amour pour ses propres principes; cet amour produit un mêlange, & ce mêlange reçoit le nom de *desir*; ce desir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuse; cette corruption contient le germe de l'univers, & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, sous le nom de *zephasemin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être: le soleil luit; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons, elles les réfléchissent & en embrasent les airs: les vents soufflent, les nuages s'élevent, se frappent; &, de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre; ses éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à

quelques principes d'une fausse philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, fut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manieres différentes (*d*).

(*d*) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-six mille ans des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, & la résout en eau. La nature, réduite quelques instants à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend porté sur les ailes des vents, leur souffle fait écouler les eaux; le terrein humide est desséché; les plaines, les forêts se couvrent de verdure, & la terre reprend sa premiere forme.

Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitants de Lao, le siecle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy-fuan*, s'abaisse sur la surface des eaux: une fleur surnage sur leur immensité; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu: mais, ne pouvant se priver entiérement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle: c'est de-là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle, que la fille conçoit & enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuse les vallées, éleve les montagnes; & vit parmi les hommes jusqu'à ce qu'enfin, lassé du séjour de

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit : » Au commencement étoient » le Chaos, le noir Erebe & le Tartare. » Les temps n'exiſtoient point encore, » lorſque la Nuit éternelle, qui, ſur des » aîles étendues & peſantes, parcouroit » les immenſes plaines de l'eſpace, s'abbat tout-à-coup ſur l'Erebe : elle y » dépoſe un œuf ; l'Erebe le reçoit dans » ſon ſein, le féconde : l'Amour en ſort. » Il s'éleve ſur des aîles dorées, il s'unit » au Chaos : cette union donne l'être » aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux hommes & aux animaux. » Déjà Vénus, conçue dans le ſein des » mers, s'eſt élevée ſur la ſurface des » eaux ; tous les corps animés s'arrêtent » pour la contempler ; les mouvements » que l'Amour avoit vaguement impri-

---

la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres ; tableau, dont la compoſition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

més dans toute la nature se dirigent « vers la beauté. Pour la premiere fois, « l'ordre, l'équilibre & le dessein sont « connus à l'univers «.

Voilà, dans le premier siecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant, plus sage dans ses conceptions, c'est par la connoissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'éleve à la connoissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la suite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? L'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects sont les plus propres à faire impression qu'on préfere, à la lumiere douce &

pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? C'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie ſur des roſes ; la déeſſe ſe réveille, l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues, un voile léger dérobe une partie de ſes beautés ; l'ardent Adonis les dévore, il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance ; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir : & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination repréſentera la Paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi, que dans la poéſie, l'imagination fait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous

des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné: elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté; parce que les hommes, qui s'entendent aſſez bien lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent les objets ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & de-là ces diſputes éternelles & vives qui, ſi ſouvent, ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agréments à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne

décore-t-il pas cette grotte ? Ce sont par-tout des inscriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dressés par le plaisir ; le murmure des ruisseaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y rassemble pour exciter les desirs de Roland. Le poëte sait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir & portera d'ivresse dans l'ame du héros, plus son désespoir sera violent lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuse & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné, qui, sous le voile d'une allégorie, attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui :

» J'étois un jour dans le bain : une » terre odorante, d'une main aimée »

passa dans la mienne. Je lui dis : Es-tu « le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me ré- « pondit : Je ne suis qu'une terre com- « mune, mais j'ai eu quelque liaison avec « la rose ; sa vertu bienfaisante m'a pé- « nétrée ; sans elle je ne serois encore « qu'une terre commune (e) ».

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentiments de même espece. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie souvent l'un pour l'au-

(e) Voyez *le Gulistan ou l'empire des Roses de Saadi.*

tre, il faut se rappeller qu'il est des passions de deux especes; les unes qui nous sont immédiatement données par la nature, tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire, manger, &c.; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, supposent l'établissement des sociétés, & ne sont proprement que des passions factices, telles sont l'ambition, l'orgueil, la passion du luxe, &c. Conséquemment à ces deux especes de passions, je distinguerai deux especes de sentiments. Les uns ont rapport aux passions de la premiere espece, c'est-à-dire, à nos besoins physiques; ils reçoivent le nom de sensations: les autres ont rapport aux passions factices, & sont plus particuliérement connus sous le nom de sentiment. C'est de cette derniere espece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs, ni par conséquent sans sentiments; mais que ces sentiments sont en eux ou foibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles, on est censé n'en point

avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi ? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter, ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné ; il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la constitution d'un état s'opposent au développement des passions & des sentiments. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique où les loix sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intriguants que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ces pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, sans quelques circonstances singulières, ce germe y meurt sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterreins allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénetrent, & que, raréfiées par le feu, elles soulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de cet

raines passions & de certains sentiments est étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres & principalement les poëtes.

Le sentiment est l'ame de la poésie, & surtout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentiments, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentiments, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions ? pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modele. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (*f*) : on est

(*f*) Dans les ouvrages de théâtre, rien plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ? on fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il est peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réuſſir en ce genre, il ne ſuffit pas d'être en général ſuſceptible de paſſions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une eſpece de ſentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on ſent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

C'eſt principalement à la vérité des peintures qu'eſt, en ce genre, attaché la célébrité. Je ſais cependant que d'heureuſes ſituations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au théâtre, obtenu les plus grands ſuccès; mais, quelque mérite que ſuppoſent ces ſuccès, ce mérite cependant n'eſt, dans le genre dramatique, qu'un mérite ſecondaire.

Le vers de caractere eſt, dans les tragédies, le vers qui fait ſur nous le plus d'impreſſion. Qui n'eſt pas frappé de cette ſcene où Catilina, pour réponſe aux reproches d'aſſaſſinats

que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur ;
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina ! Une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les

grands peintres de sentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation ; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti* : mais il est dans le cas d'un peintre qui, sur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en seroit formée, voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amants. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard ; le langage simple du sentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les éclats du tonnerre annoncent

annoncent la présence du Dieu son rival; & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit:

Va, fuis; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime (g):

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant, que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir son amant, & pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve à la fois l'esprit & le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la maniere dont il le

(g) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à peu près la même chose à Phaëton son fils; c'est que Phaëton n'est point encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

dit; l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (*h*), Bérénice reprend :

Pour jamais ! ... que ce mot eſt affreux quand on aime!

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes prieres de

(*h*) Dans la tragédie Angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine : elle eſt belle, Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint ; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre !* « O mon amant ! » reprend-elle, quelle plus grande différence encore » entre mon état & le ſien ! Octavie eſt aujourd'hui » mépriſée ; mais Octavie eſt ton épouſe. L'eſpoir » immortel habite dans ſon ame, il eſſuie ſes larmes, la conſole dans ſon malheur. Demain l'hymen peut te remettre en ſes bras. Quelle eſt au » contraire ma deſtinée ! Que l'amour ſe taiſe un » moment dans ton cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis, comme elle, gémir près de ce » que j'aime, eſpérer de l'attendrir, me flatter d'un » retour. Un ſeul inſtant d'indifférence ; & tout » pour moi eſt anéanti ; l'eſpace immenſe & l'éternité me ſéparent à jamais de toi. »

toucher ſon raviſſeur, Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

Comment ne ſeroit-on pas à cet égard la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

Idée qui lui eſt commune avec Quinaut, qui l'exprime bien différem-

ment, lorsqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il seroit trop sensible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas à cet égard de l'ambition comme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare & saisit ces instants de foiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point part au triomphe : l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs,

l'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un seul instant assure sa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes : pour s'en servir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre ? Le sentiment de l'ambition

s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidélement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſententieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté ;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence.
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles choſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation ; c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance,

on ne cite communément ici comme peintres de sentiments que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre François.

CHAPITRE III.

De l'esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblages d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible: on auroit remonté jusqu'aux premiers principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés ne seroit plus qu'une science futile, & toutes les bibliotheques où ces faits sont renfermés deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire de toutes les histoires, on auroit extrait, par exem-

ple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en seroit de même de la physique & généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit; par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent de vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas sitôt réduits à la triste nécessité de n'être que savants; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous sera longtemps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies*? Pour la découvrir, consultons le public. En morale & en politique,

il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Esprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux especes d'hommes, c'est que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand ensemble que les seconds. Or l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, & par conséquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer: il doit donc récompenser par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie & l'esprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot d'*esprit*, il semble que la différence soit à peu près la même.

Quiconque ou se modele sur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carriere, ou ne les surpasse pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas assez combiné, n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit, ni donné assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campistron & les Fléchier; lorsqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Bossuet. J'ajouterai même, à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand succès: on peut dire, de ces ouvrages, qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut ou, comme la Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est, dans la poé-

ſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts, par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre : telles ſont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſqu'à préſent, par aucune des épitheres applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (*a*), à l'arithméti-

(*a*) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'ai nt de l'eſprit ; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont : à moins que l'on ne confonde la qualité de *juge* avec celle de legiſlateur.

cien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *sublime* au poëte, au législateur, au géometre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue, elle suppose par conséquent & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractere qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue, à prendre cette expression dans mille acceptions différentes, qu'on ne distingue entr'elles que par les épitheres qu'on unit au mot *esprit*. Ces épitheres, toujours données par le lecteur ou le spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce même point de vue; c'est qu'on a

pris pour des qualités réelles & distinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *esprit*; c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expression des effets différents que font sur nous, & les diverses especes d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet, que je vais, dans les chapitres suivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes souvent unies au mot *esprit*.

CHAPITRE IV.

De l'esprit fin, de l'esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'avare de Moliere soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille; &, ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractere d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous ?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illusion d'une espérance vaine

Ne les fait point tomber du faîte du bonheur ?
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur ?
Comme eux, à votre humeur sévere
Je ne suis point accoutumé.
Quel tourment de cesser de plaire,
Lorsqu'on a fait l'essai du plaisir d'être aimé !

Ce sentiment est dans la nature ; mais il est fin, il est caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du sentiment, passons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conséquence finement déduite d'une idée générale (*a*). Je dis une conséquence ; parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes*, & non *les idées fines* d'Aristote, de Descartes, de Locke & de Newton. Ce n'est pas que, pour remonter, comme ces philosophes, d'observations en observations, jusqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de finesse d'esprit, c'est-à-dire, beaucoup d'at-

(*a*) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fourmillent mille exemples.

tention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui, grossissant à nos yeux les objets sans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit, en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet, j'observerai que toute idée & tout sentiment, dont la découverte suppose, dans un auteur, & beaucoup de finesse & beaucoup d'attention, ne recevront cependant pas le nom de *fins*, si ce sentiment ou cette idée sont ou mis en action dans une scene, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot d'*esprit*, que les impressions que font sur lui les idées ou les sentiments qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc, par *idée fine*, une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs: or elle leur échappe, lorsque l'auteur

faute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot, que répétoit ſouvent M. de Fontenelle : *On détruiroit preſque toutes les religions* (*b*), *ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot (*c*) : mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpece des idées qu'à la maniere de

(*b*) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(*c*) Il en eſt de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir

les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorsque, parlant du soin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à se rendre inutile*; c'est à l'obscurité de l'expression que cette idée doit sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis, lorsque cette déesse, pour se venger de Pélée qu'elle croit infidele, dit:

Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi:

il est encore certain que cette idée & toutes les idées de cette espece ne devront le nom de *fines* qu'on leur donnera communément qu'au tour énigma-

---

si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont appuyés sur ces principes vagues, dont l'obscurité est toujours suspecte à quiconque a le mot de M. de Fontenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'avoir, si je l'ose dire, fouillé jusqu'au terrein vierge, l'immense édifice de leur système s'est affaissé, à mesure qu'ils le construisoient.

tique ſous lequel on les préſente, & par conſéquent au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or un auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut de ſtyle ; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (*d*) ; il faut donc être d'autant plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la ſagacité du lecteur.

(*d*) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir penſé ; la clarté de l'expreſſion eſt donc une maladreſſe de l'auteur ; il faut toujours jeter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent avec d'autant plus d'enthouſiaſme cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée ? il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent ; mais enfin elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigne de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinſeque, & miſe fort au-deſſous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit ton-

Portons maintenant nos regards sur la sorte d'esprit désigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet, ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle est exprimée (e).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain; » Virgile, dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des grimaces du « temple; le caractere pleureur, hypocrite & dévot de son héros déshonore le poëte; son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des « lampes suspendues devant les autels, « & l'enthousiasme audacieux de Lucain « s'allumer au feu de la foudre «. Ce qui

jours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité de leur esprit.

(e) On désigne en Perse, par les épithetes de *peintre* ou de *sculpteur*, l'inégale force des différents poëtes; & l'on dit, en conséquence, un *poëte peintre*, un *poëte sculpteur*.

nous frappe vivement eſt donc ce qu'on déſigne par l'épithete de fort. Or le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font ſur nous une impreſſion vive; auſſi les a-t-on ſouvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit ſe former du grand & du fort, je conſidérerai ſéparément ce que c'eſt que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les ſentiments.

Une idée grande eſt une idée généralement intéreſſante. Mais les idées de cette eſpece ne ſont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéreſſants pour tous les hommes en général, & par conſéquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire ſur eux l'impreſſion des harangues de Démoſthene, lorſque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur diſoit-il, *Philippe eſt-il mort? Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du

discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthene leur présentoit des idées plus convenables à leur situation présente, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espece d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (*f*).

(*f*) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes; le premier attire notre respect, & le second notre mépris (g).

Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presqu'aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi: si l'imagination

---

est fort, mais lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnements, sont sans contredit les plus forts.

(g) Tout devient ridicule sans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-quint?

place

place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (*h*) qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pelion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, & sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du Destin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majestueuse & même sublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints est moins fait pour étonner l'imagination que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir; si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sen-

(*h*) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui, *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

timent d'une douleur violente; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le desir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive; il manque toujours quelques agréments à l'olympe.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle est moins difficile en ce genre : l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations, les descriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques & la peinture des passions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement; c'est-à-dire, à tous ceux dont le spectateur peuvent être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de

la vengeance & de la jalousie. La scene d'Atrée, qui présente à son frere Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste, qui, pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau ; le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs, qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (*i*). Ce spectacle charme les

(*i*) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindroit de naître de leur temps. Il est de ces conquérans comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

uns, en leur laiſſant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une inſtabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & conſole les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconſtance; inconſtance qui, fondée ſur le deſir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleverſement des empires, toujours luire à leurs yeux l'eſpoir d'un état plus heureux, & leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes, par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le poëte met ſur la ſcene. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'autant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable, c'eſt-à-dire, que ſes idées & ſes

ſentiments ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentiments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théâtre la conjuration de Genes & celle de Rome; qu'on trace d'une main également hardie les caracteres du comte de Fieſque & de Catilina; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit, & la même élévation: je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'aggrandira toujours à nos yeux; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on regnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront in-

téreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave; ſi, dans un ſiecle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne, & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions: nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'ob-

ſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut 1°. l'exprimer d'une maniere nette & préciſe : toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtincte pour être forte. 2°. Il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt

pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit grande sans être giganteſque (*k*) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de l'*Esprit des loix*, lorsqu'il compare les despotes aux sauvages *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image soit neuve, ou du moins présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par sa nouveauté, qui, fixant toute attention sur une idée, lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier dégré de perfection, lorsque l'image sous laquelle on présente une idée est une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau

(*k*) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste, dit que *les montagnes sautent comme des béliers*, cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet, parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net & vif de montagnes sautant comme des cabrits.

d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliere de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques: dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſants, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſent aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le

louche, l'énigmatique & la foiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à M. l'abbé de Guasco, dit, en parlant de l'auteur de *l'Esprit des loix* : « C'est dommage que « M. le président de Montesquieu, re- « tenu, sans doute, par la crainte du « ministère, n'ait pas eu le courage de « tout dire. On sent bien, en gros, ce « qu'il pense sur certains sujets ; mais il « ne s'exprime point assez nettement & « assez fortement : on eût bien mieux « fait ce qu'il pensoit, s'il eût composé à « Londres, & qu'il fût né Anglois ».

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnées au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet & certaines scenes de Mahomet ! tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célebre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaux ; morceau plein de cette force

ce d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition Egyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été » le peuple le plus ſuperſtitieux ? L'E» gypte, dit-il, étoit un pays d'enchan» tements ; l'imagination y étoit perpé» tuellement battue par les grandes ma» chines du merveilleux ; ce n'étoit par» tout que des perſpectives d'effroi & » d'admiration. Le prince étoit un ob» jet d'étonnement & de terreur ; Sem» blable au foudre qui, reculé dans la » profondeur des nuages, ſemble y ton» ner avec plus de grandeur & de maje» ſté, c'étoit du fond de ſes labyrinthes » & de ſon palais que le monarque dic» toit ſes volontés. Les rois ne ſe mon» troient que dans l'appareil effrayant & » formidable d'une puiſſance relevée en » eux d'une origine céleſte. La mort des » rois étoit une apothéoſe : la terre étoit » affaiſſée ſous le poids de leurs mauſo» lées. Dieux puiſſants, l'Egypte étoit » par eux couverte de ſuperbes obéliſ» ques chargés d'inſcriptions merveil» leuſes, & de pyramides énormes dont » le ſommet ſe perdoit dans les airs :

dieux bienfaisants, ils avoient creusé « ces lacs qui rassuroient orgueilleuse- « ment l'Egypte contre les inattentions « de la nature. «

Plus redoutables que le trône & ses « monarques, les temples & leurs pon- « tifes en imposoient encore plus à l'i- « magination des Egyptiens. Dans l'un « de ces temples, étoit le colosse de « Sérapis. Nul mortel n'osoit en appro- « cher. C'étoit à la durée de ce colosse « qu'étoit attachée celle du monde : « quiconque eut brisé ce talisman eût « replongé l'univers dans son premier « chaos. Nulles bornes à la crédulité ; « tout, dans l'Egypte, étoit énigme, « merveille & mystere. Tous les tem- « ples rendoient des oracles, tous les « antres vomissoient d'horribles hurle- « ments ; partout l'on voyoit des trét « pieds tremblants, des pythies en fu- « reur, des victimes, des prêtres, des « magiciens qui, revêtus du pouvoir « des dieux, étoient chargés de leur « vengeance. «

Les philosophes, armés contre la « superstition, s'éleverent contr'elle : « mais, bientôt engagés dans le laby- «

» rinthe d'une métaphysique trop ab-
» straite, la dispute les y divise d'opi-
» nions; l'intérêt & le fanatisme en pro-
» fitent, ils fécondent le chaos de leurs
» systêmes différents; il en sort les pom-
» peux mysteres d'Isis, d'Osiris & d'Ho-
» rus. Couverte alors des ténebres mys-
» térieux & sublimes de la théologie &
» de la religion, l'imposture fut mécon-
» nue. Si quelques Egyptiens l'apper-
» çurent à la lueur incertaine du doute,
» la vengeance toujours suspendue sur
» la tête des indiscrets ferma les yeux
» à la lumiere, & leur bouche à la vérité.
» Les rois même, qui, pour se mettre
» à l'abri de toute insulte, avoient
» d'abord, de concert avec les prêtres,
» évoqué autour du trône la terreur,
» la superstition & les fantômes de
» leur suite; les rois, dis-je, en furent
» eux-mêmes effrayés, bientôt ils
» confierent aux temples le dépôt sa-
» cré des jeunes princes; fatale époque
» de la tyrannie des prêtres Egyptiens!
» Nul obstacle alors qu'on pût opposer
» à leur puissance. Les souverains furent
» ceints dès l'enfance du bandeau de
» l'opinion; de libres & d'indépendants

qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient « dans ces prêtres que des fourbes & « des enthousiastes soudoyés, ils en « devinrent les esclaves & les victimes. « Imitateurs des rois, les peuples sui- « virent leur exemple, & toute l'Egyp- « te se prosterna aux pieds du pontife « & de l'autel de la superstition. «

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foi- blesse d'expression qu'on nous repro- che & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie est une espece d'instinct qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumiere.*

Dans le physique, la lumiere est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumiere est donc la sorte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste

à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumiere est donc accordé par la reconnoissance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des savants, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne considere point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adresse, y préparer son esprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me servir de son expression, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté, il y réussit:

la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? Simplement observer la marche des esprits ordinaires : savoir que tout se tient & s'amene dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées, qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement; & que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (*a*).

(*a*) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples; & ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le *oui* du *non*; c'est-à-dire, lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, & sans dire à la fois que la même chose *est & n'est pas*. Toute vérité

L'esprit de lumiere n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

Ce talent est, à la philosophie, ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre, avec force & harmonie, les pensées des poëtes; tout l'art des esprits de lumiere est de rendre, avec netteté, les idées des philosophes.

Sans exclurre, ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les supposent point. Si les Descartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont, à l'esprit de lumiere, uni le génie & l'invention, tous les hommes ne sont pas si heureux.

---

peut se ramener à ce terme; &, lorsqu'on l'y réduit, il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'observations pour porter l'analyse à ce point, & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples! C'est le travail de tous les siecles & de tous les esprits. Je ne vois, dans les savants, que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient en chaque genre mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

L'esprit de lumiere n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, & l'organe par lequel il communique, aux esprits communs, des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on a souvent confondu l'esprit de lumiere avec le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette sorte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumiere à traîner lentement sur ses traces & leur siecle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumiere, est comparable au courtier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumiere l'attendent, pour ainsi dire, à quelques

clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les arts, tels que l'éloquence ou la poéſie, l'eſprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines, de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des poëmes ou des diſcours parfaits, l'éloquence & la poéſie ne ſeroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie ſeul ſaiſit toutes ces regles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiere à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa poëtique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvra-

ge, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre humain n'eſt redevable à cette derniere ſorte d'eſprit d'aucune eſpece de découvertes, & que les eſprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi, j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere ſuppoſe

preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés ; &, dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que, dans une aſſemblée d'hommes célebres dans des arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiere : s'il parle de peinture au poëte, de philoſophie au peintre, de ſculpture au philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille mal adroitement parler de peinture au peintre, de poéſie au poëte, de philoſophie au philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur des lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiere & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies : c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes

communs, & par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits pénétrants & les esprits de lumiere & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là au contraire, s'attachent à peu d'objets, mais ils creusent ; ils parcourent, en profondeur, l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il, dans ce sujet, fouillé jusqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'esprit profond ou le génie des sciences, n'est, selon M. Formey, que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes, jusqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere résolution possible. Qui sauroit, ajoute M. Formey, à quel point chaque homme a poussé cette analyse, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il ſuit de cette idée que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres, qu'on a d autant moins d'étendue d'eſprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent de ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié, telles ſont, la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture qu de géométrie? on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithete de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'eſt que la ſagacité & la pé-

nétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-longtemps médité, & ayant très-habituellement préſents à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénetre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniere ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût: c'eſt, dans ce chapitre, le dernier objet que me ſois propoſé d'examiner.

Le *goût*, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même

aucun jugement; telles sont la géométrie, la méchanique & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge: tels sont les poëmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siecles & de tous les pays, mais la connoissance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance, & par conséquent deux différentes especes de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude: tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des sentiments propres à plaire au public rend très-bons juges des ouvrages de théâtre & surtout des pieces ressemblantes aux pie-

ces déjà données. L'autre espece de goût est un goût raisonné : il est fondé sur une connoissance profonde & de l'humanité & de l'esprit du siecle. C'est particuliérement aux hommes doués de cette derniere espece de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce goût raisonné, sans doute supérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est, me dira-t-on, la cause de ce phénomene littéraire ? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains

comme des grands peintres : chacun d'eux a ſa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres ; M. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues. Or chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit, en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugements différents que portent ſouvent ſur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, ſans eſtime pour les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi, l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir, en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait

illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidere & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel eſprit.

CE qui plaît dans tous les ſiecles, comme dans tous les pays, eſt ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus préciſe, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui conſtitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les ſciences, dont on formeroit enſuite l'idée abſtraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel eſprit*, ſi le public unit l'épithete de beau au mot d'*eſprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eſt à ceux qui compoſent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel eſprit. Ce genre d'eſprit eſt très-

différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (*a*), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du du moins sous un autre nom, on ne

(*a*) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

connoiſſe ce que nous déſignons par le mot *bel eſprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, eſt compris dans la claſſe des beaux eſprits, lorſqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Deſpréaux diſoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'eſt qu'un bel eſprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Deſpréaux ſur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'eſt principalement dans la clarté, le coloris de l'expreſſion, & dans l'art d'expoſer ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, ſi, comme le remarque M. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées ; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'une expreſſion (*b*) ; c'eſt donc à

(*b*) Je rapporterai à ce ſujet un mot de Mal-

l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendroit aucune estime (c); & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on n'excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des

---

herbe. Il étoit au lit de la mort; son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur & de résignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses & louches. La description faite, *Eh bien* ! dit-il au malade, *vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes* ?... *Ah ! monsieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais style m'en dégoûte.*

(c) Un homme ne seroit plus maintenant cité comme homme d'esprit, pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées, mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la maniere de les préſenter. Les philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue & de l'eſprit de ſon ſiecle? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable! que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſ-

prit du lecteur ! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance !*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel eſprit ne leur eſt guere plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (*d*)

(*d*) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quel-

qu'à l'élégance de la phraſe, il ne reconnoît pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples ; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la philoſophie, accréditent contr'elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire : &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire ; & qu'enfin l'é-

---

que ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement ; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

crivain élégant eſt comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les ſavants & les philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent ſouvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conſéquence, peu de cas du bel eſprit: & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpece d'idées qui entrent dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous, plus ou moins, ſemblables à ce géometre devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques ſcenes, & la rend en diſant: *Pour moi, je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage; il ne prouve rien.*

Le ſavant abbé de Longuerue étoit à peu près dans le cas de ce géometre: la poéſie n'avoit point de charmes pour lui; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine;

il avoit, disoit-il, banni tous les poëtes de sa bibliotheque (e).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-uns de nos philosophes que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savants & quelques beaux esprits; je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siecle pour la philosophie la remplit de dissertateurs qui, lourds, communs & fatigans, sont ce-

(e) « Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, « deux ouvrages sur Homere qui valent mieux qu'Homere lui-même; le premier, c'est *Antiquitates Homericæ*; le second, *Homeri gnomologia per Duportum*. Quiconque a lu ces deux livres a lu tout ce qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point essuyé l'ennui de ses contes à dormir debout. »

pendant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces dissertateurs, il en est qui s'expriment très-mal; ils le soupçonnent; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression, & qu'à cet égard il est impossible de duper le public: ils sont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de renoncer au titre de bel esprit, pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une maniere obscure: ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit, ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnements sur l'obscurité de leurs expressions; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise: aussi le saisissent-ils avidement, en se cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit, & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes, quelques riches ou puissants qu'ils soient

souvent (*f*), ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains philosophes qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers; qu'on trouve partout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres; & qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guere plus connu, & les savants & les philosophes, & généralement tout homme qui pense.

(*f*) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts & les sciences deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'esprit du siecle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Partout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siecle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*: cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (*a*), parce que

(*a*) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit son divertissement.*

l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours; qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite; qu'elle ne s'occupe guere que des personnes; que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté foible, à les persifler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de

médire agréablement, & surtout dans ce siecle, où chacun prétend à l'esprit, & s'en croit beaucoup; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme, sans blesser la vanité du monde; où l'on ne distingue l'homme de mérite, de l'homme médiocre, que par l'espece de mal qu'on en dit; où l'on est, pour ainsi dire, convenu de diviser la nation en deux classes; l'une, celle des bêtes, & c'est la plus nombreuse; l'autre, celle des foux, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talents. D'ailleurs, la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi & de sa société. Or chacun veut se louer: soit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on se taise, c'est toujours son apologie qu'on fait: chaque homme est un orateur qui, par ses discours ou ses actions, récite perpétuellement son panégyrique. Il y a deux manieres de se louer; l'une, en disant du bien de soi; l'autre, en disant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions, se donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient

mériter. Notre ſiecle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot, qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniere de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe eſt un orgueilleux; chacun le fuit. Quiconque, au contraire, ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui, eſt un homme charmant; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſants; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à des bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire qu'au deſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite ſait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt, en général, un homme dont on ne peut

dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge ; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit, *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra ; je n'en ſerai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais, ſi la philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſements indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de méchants qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle ; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir : ils deviennent d'abord méchants par air, ils reſtent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fer-

nez l'oreille à ces louanges données à des traits satyriques aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (*b*) d'où sort

(*b*) L'un médit, parce qu'il est ignorant & oisif: l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux; c'est à son humeur plus qu'à son esprit qu'il doit ses bons mots, *Facit indignatio versum.* Un troisieme est né attrabilaire; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis: eh quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des frippons déguisés; il le dit, & souvent il dit vrai: mais enfin il se trompe quelquefois. Or je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis & de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui sait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle! L'on médit enfin pour faire montre de son esprit; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satyre du cœur? Comment s'enorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit si elle étoit jointe à plus de lumiere.

la médisance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses ; qu'un *vieux méchant* lui paroît aussi ridicule qu'un *vieux charmant ;* que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (*c*). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis-nés des esprits supérieurs, & jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations ; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié

(*f*) Ce n'est qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'esprit l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illustre, un célebre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel esprit que celui dont aucune nation ne veut ?

que

que de ses pairs ; à présent, que chacun aspire à l'esprit & s'en croit, c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire, c'est pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entr'eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que, dans les livres, comme le disoit un Anglois, *il faut aller à la chasse des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injustices de cette espece sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'esprit & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se saisit : l'homme d'esprit, qui le

fait, les écoute sans dégoût : il n'apperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains ; &, pour dire modestement qu'il sait tout, les Livres, dit-il, ne lui apprennent rien (*d*) ; il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit & pensé ; que les auteurs ne font que se répéter, & qu'ils ne different entr'eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le siecle dernier, fixé les loix de la pesanteur ? L'électricité

(*d*) Le savant, dit le proverbe Persan, sait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne sait pas même de quoi s'enquérir.

ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation? en a-t-on fixé les bornes? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux? a-t-on ſeulement fait le roman d'une bonne légiſlation (e), telle qu'on pourroit, à la tête d'une

(e) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours. *Punir & récompenſer* eſt un axiome. Tout le monde en ſait les mots; peu d'hommes en ſavent le ſens. Qui l'appercevroit dans toute ſon étendue auroit réſolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiſlation parfaite. Que de choſes pareilles on croit ſavoir, & qu'on répete tous les jours ſans les entendre! Quelle ſignification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverſes bouches!

On raconte d'une fille en réputation de ſainteté, qu'elle paſſoit les journées entieres en oraiſon. L'évêque le ſait, il va la voir: *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. Le Pa-

colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique?

Le temps a fait, dans chaque siecle, présent de quelques vérités aux hommes; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On sait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances: c'est cependant de ces

---

ser, reprend l'évêque, *est sans doute une excellente priere; mais enfin un* Pater *est bientôt dit*: O monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermée dans ces deux seuls mots, *Pater noster*! En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes; je les compare à des écheveaux mêlés: en tient-on un bout? on en peut devider toute la morale & la politique; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

reſſemblances que part l'envie, pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains (*f*). Lorſqu'elle déclame contre les plagiaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute

(*f*) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction; mais, dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague: elle eſt au contraire, dans Newton, le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux; Newton en eſt donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit, *Nihil eſt in intellectu quod non prius fuerit in ſenſu*, il n'attachoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philoſophe Grec, que l'appercevance d'une découverte à faire, & donc l'honneur appartient en entier au philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phraſe vuide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte; que cette découverte ſuppoſe du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations qui menoient à ce principe; & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

moins estimables que les gens de génie, sont cependant très-utiles au public ; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir ; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (*g*), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaines pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, & leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descen-

(*g*) Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magistrat. *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu ? Je le crois bien*, reprend l'auteur : *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique : je ne compose que pour les colonies.*

du juſqu'à la poéſie ; &, de la poéſie, juſqu'aux ponts-neufs : Ce n'eſt ordinairement que dans cet inſtant ſeul, qu'elles deviennent aſſez communes pour être utiles.

Au reſte, cette envie, qui prend ſi ſouvent le nom de juſtice, & dont perſonne n'eſt entiérement exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle n'eſt ordinairement active & dangereuſe que dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop légers, pour obéir longtemps au même ſentiment : ils ne haïſſent point le mérite littéraire ; ſouvent même ils le protegent : leur unique prétention, c'eſt d'être agréables & brillants dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiecle : auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entiérement occupée de ſon chien, elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offenſe ; on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt

quelque chose dans la société, lorsqu'on a prononcé tant de mots (*a*), qu'on a fait tant de gestes & tant de bruit : l'occupation de son chien est donc moins, pour elle, un amusement, qu'un moyen de cacher sa médiocrité ; elle est, à cet égard, très-bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'esprit du siecle ; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siecles de la Grece, & de l'esprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne sera-t-il pas forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme, qui l'œil fixe, l'ame absorbée dans de profondes méditations, reste dans quelques-unes

(*h*) C'est à ce sujet que les Persans disent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

des attitudes qu'on donne aux Muses? Dans le second tableau, ne sera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du dieu de la raillerie, c'est-à-dire, sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin & un œil moqueur? Or, ces deux portraits si différents nous donneroient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siecle, un peintre ingénieux donneroit à l'esprit une physionomie différente; & que la suite allégorique de pareils portraits seroit fort agréable & fort curieuse pour la postérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'estime ou du mépris que, dans chaque siecle, l'on a dû accorder à l'esprit de chaque naion.

CHAPITRE VIII.

De l'esprit juste (a).

POUR porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne sait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés du style ; mais il est mauvais juge

(a) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce chapitre ; je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie ; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle & par conſéquent la principale beauté de ce genre, conſiſte à peindre fidélement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette derniere ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons ; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup ; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue : auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes

& quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain : cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général, plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui, rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelques juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment, ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il piſſoit, il ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence, ce vertueux

citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine; il étoit prêt à périr, lorsqu'un medecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre: *Narsingue* (*b*), lui dit-il, *est en feu; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste, & passe pour fou (*c*).

(*b*) Capitale du Bisnagar.

(*c*) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions: *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* « S'il s'élevoit une dispute sur « la propriété d'un fonds, sur l'état d'une personne, « si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, « on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'em- « pereur Othon, vers l'an 968, ayant consulté les « docteurs pour savoir si en ligne directe la repré- « sentation devoit avoir lieu, comme ils étoient de « différents avis, on nomma deux braves pour déci- « der ce point de droit: l'avantage étant demeuré « à celui qui soutenoit la représentation, l'empereur « ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. *Mémoires de « l'académie des inscriptions & belles-lettres, tom. XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui se prati-

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthnou, & le musulman qui, d'après l'alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités re-

---

quoit ainsi: « Après quelques oraisons prononcées » sur le patient, on lui lioit la main droite avec le » pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, » & dans cet état on le jetoit à l'eau; s'il surnageoit » on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, il étoit » déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se trou- » ver peu de coupables, parce qu'un homme ne pou- » vant faire aucun mouvement, & son volume étant » supérieur à un égal volume d'eau, il doit nécessai- » rement enfoncer. On n'ignore pas sans doute un » principe de statique aussi simple, d'une expérience » si commune; mais la simplicité de ces temps-là » attendoit toujours un miracle, qu'ils ne croyoient » pas que le ciel pût leur refuser pour leur faire con- » noître la vérité. *Ibid.*

ligieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands miſſionnaires, l'Exemple & la Crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce muſulman paſſeront donc pour ſages, uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe : celui-là ſeul eſt cité comme bête qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont : ils y gravent cette inſcription, *LE PRESENT PONT EST FAIT ICI* ; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des bonzes, des brachmanes & des talapoins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les rois, les peuples, les miniſtres & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vé-

nération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répete, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici ;* & qu'il n'en eſt pas ainſi lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La ſcience des choſes com-

munes est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est, à cet égard, d'une ignorance grossiere. Ardent à s'élancer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive, & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités secondaires, il néglige toute autre espece de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obscure, & tantôt lumineuse. Le grand homme, toujours supérieur en un genre, manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici par *esprit* l'aptitude à s'instruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, &

la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais sur divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : Or ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc,

le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs ; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les conſeillers le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, ſurtout lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnai-

res, comme des esprits systématiques & de mauvaises têtes (*d*). O esprits justes ! leur diroit-on, lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui du moins sont si supérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous, dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte est peu importante ? Toujours en extase devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, sujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, sans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit, il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie &

(*d*) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête, c'est le plus souvent dire, sans le savoir, qu'il a plus d'esprit que nous.

de passions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais, en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier? Un homme de génie, eût-il des vices, est encore plus estimable que vous. En effet, on sert sa patrie, ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de servir sa patrie, la derniere, qui, sans contredit, appartient plus directement au génie, est, en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne sont guere utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société : au contraire, les lumieres nouvelles, que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences, sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent, sans

doute, en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol, à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs, se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils sont très-savants ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit, & l'on se rappelle bientôt que la gravité, comme le dit mademoiselle de Scudery, n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (*e*). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste, qu'ils se croient sages, parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie, lorsqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la justice ; personne à cet égard n'échappe à l'erreur. Ces mé-

(*e*) L'âne, dit, à ce sujet, Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

prises de sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes, que je crois répondre au desir de mon lecteur, en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

SEMBLABLE au trait de la lumiere, qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentiments : en conſéquence, l'on ſe croit ſouvent animé ou d'un ſentiment unique, ou de ſentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet, ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matiere? C'eſt, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumieres? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable? on voit des procureurs, des avocats; on en con-

sulte un grand nombre, on lit ses factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur qui sans cesse nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que

des héritiers avides : & c'eſt la cauſe, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits fils ; il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde ſait ce trait de la vie de M. de Lauzun : Il étoit à la baſtille ; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le gouverneur de la baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (*a*), écraſe

(*a*) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain diſent-ils que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang-froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

cette araignée. Le prisonnier ressent un chagrin cuisant; il n'est point de mere que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentiments pour des objets si différents? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroissent en général plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le seroit un pere, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mere aime plus tendrement son fils, mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (*b*), dont tant de gens font parade & dont ils se

(*b*) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des mépriſes de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en

roient vivement affectés, n'eſt le plus ſouvent, en eux, qu'un effet ou du ſentiment de la poſtéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques que c'eſt à leur zele pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philoſophe eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas,

---

vent; & c'eſt, à cet égard, pour ſatisfaire ſes beſoins & ſurtout ſa curioſité, qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théâtre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entr'eux ont ſenti que, ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéissance aveugle; nous enseignons, nous prouvons, nous persuadons.* Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion: le croire, seroit un blasphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne savez-vous pas que Galilée (c) fut indignement traîné dans les

(c) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que

prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au

---

s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, & qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservoit le droit de punir par l'affreux supplice du feu les erreurs d'un homme, lorsque, faisant trouver un crime un asyle inviolable près des autels, elle se déclaroit, pour ainsi dire, la protectrice des assassins? s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces peres qui mutilent sans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts & sur le théâtre, ils dévouent au plaisir de quelques oreilles délicates? & qu'enfin ils eussent apperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues & chérement gagées dans les églises: alors ils auroient nécessairement connu que le zele de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne disoient du temple le refuge du crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur cette infinité d'hommes, qui respecteroient dans les moines les seuls protecteurs qui puissent les soustraire à la rigueur des loix; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau système, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, l'on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adresse aux inquisiteurs qui condamnerent Galilée: « Quel étoit, leur dit-il, le

centre du monde, que son système scandalisa d'abord les imbécilles, & leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture, *Arrête-toi, soleil!* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne levera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez? Qui vous force, par une censure précipitée, d'exposer, si ce n'est la religion, du moins ses ministres, à la haine qu'excite la persécution? Pourquoi, toujours empruntant le secours de la force & de la terreur, vouloir imposer silence aux gens de génie, & priver l'hu-

» votre aveuglement, lorsque vous traînâtes indignement ce grand homme dans vos cachots? Est-ce là cet esprit pacifique que vous recommande le » saint apôtre qui mourut en exil à Patmos? Non: » vous futes toujours sourds à ses préceptes. Persécutons les savants: telle est votre maxime. Orgueilleux humains, sous un extérieur qui ne respire que l'humilité, vous qui parlez d'un ton si » doux, & qui trempez vos mains dans le sang, quel » démon funeste vous introduisit parmi nous? »

manité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (*d*). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent ? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philosophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre

(*d*) Si le même dévôt fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant ; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile ; & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le souleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil qui, se déguisant (e) à ses yeux sous l'apparence du zele (f), en font le persécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots & dressé les

(e) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un acte qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le désir des grandeurs pour élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médisance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Aussi la plupart de ces passions s'allient-elles assez communément avec la bigoterie.

(f) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois étoit de consacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisoit trouver à son gré dans tous les princes qui lui déplaisoient.

fûchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs décisions, que de vizirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur, par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de vizir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation; qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public; & que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même; &, dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les

maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les sciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, & par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se propose tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince

la nécessité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste, il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient, pour ainsi dire, que des corps diaphanes, & qui lisent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en est petit. Pour se connoître, il faut s'observer, faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit, que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice & de vérité ! Cependant, leur diroit-on, pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier ? riez-en, à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en use-

rez-vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que sa singularité attire l'attention du public : or son attention une fois fixée sur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie ; & votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret & du respect que vous affectez pour l'usage, & de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit ; le mérite simple & modeste en est moins estimé : & c'est une injustice dont je le venge, en décriant la singularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas apercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général, les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractere paresseux & méditatif peut avoir de la singularité, mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier, de quelle activité faut-il être doué ? quelle connoissance du monde faut-il avoir, & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni

odieux ni mépriſable aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere & le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la ſibylle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jeter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes, adoucir la haine de ſes concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaîne contre les ridicules des gens d'eſ-

prit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont fous, & que lui seul est sage; est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une maniere singuliere : la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or ce qui perdroit un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son

insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'esprit; que ta haine me fait d'amis! Le public ne s'est pas long-tems mépris sur les motifs de ton aigreur: c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier: mais tu sais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit: ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité. (g) Tu

(g) C'est à la même cause qu'on doit attribuer l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent: Nous fuyons les gens d'esprit; c'est mauvaise compagnie; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour, la magistrature, la finance, ne fournissent pas moins d'hommes répréhensibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs le desir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert à cet égard de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi fripons que les sots

ressemblées à ces femmes contrefaites, qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché; ce n'est que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour; on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée: la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés; c'étoit le premier ministre du duc:

---

les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur; mais ici on n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit? C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour l'amour de la vertu ce qui n'est qu'envie pour les hommes supérieurs.

Ah ! monsieur, lui dit-elle, que vous me rassurez ! & que j'ai de graces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh ! madame, qui pourroit y tenir ?* répond le ministre : *mais, dites-moi, étoit-elle bien grosse ?* Ah ! monsieur, elle étoit affreuse. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il, *c'est pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-souris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; &, dans ce monde, ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi, d'après Solomon, est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais, comme c'est surtout en matiere de conseils que cette mépriſe est plus facilement apperçue, après avoir exposé quelques-unes des errreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il est encore utile de montrer les erreurs où cette mê-

me ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des conſeils.

TOUT homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte nous eſt agréable: c'eſt un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien?

Aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement sans être instruit ni éclairé ; & nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc, presque toujours, la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ces conseillers empressés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié seule qui donnât des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile, souvent même il est ridicule; parce qu'en général c'est toujours soi qu'on y propose pour modele. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, &

lui propose ses vues & ses projets : Abandonnez-les, lui dira celui-ci ; ne vous exposez point à des dangers, à des chagrins sans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui répliquera l'ambitieux, entre des passions & des caracteres différents, si j'avois encore un choix à faire, peut-être me rendrois-je à votre avis : mais il s'agit, mes passions données, mon caractere formé, & mes habitudes prises, d'en tirer le meilleur parti possible pour mon bonheur. C'est sur ce point que je vous consulte. En vain ajouteroit-il que le caractere une fois formé, il est impossible d'en changer ; que les plaisirs d'un homme modéré seroient insipides pour un ambitieux ; & que le ministre disgracié meurt d'ennui. Quelques raisons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours : *Il ne faut pas être ambitieux.* Il me semble entendre un médecin dire à son malade : *Monsieur, n'ayez pas la fievre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les consulte sur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout spectacle,

toute assemblée de femmes & tout amusement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune ; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme, je suis encore très-sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous savez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise, un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir, le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans sa jeunesse se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer, qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même disparoît bientôt à leurs yeux. Qui considere l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modele, croit voir des nageurs répandus sur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au-dessus de l'eau, & se crient les

uns

tôts aux autres : C'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le ſage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conſeiller à un homme de dire ceci, de faire cela, c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon : J'agirois de cette maniere, je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere, *Vous êtes orfévre, monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine. Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand eſprit (*a*). Il me ſemble de voir le chef des Natchès (*b*), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au ſoleil, ſon frere, la route qu'il doit tenir.

(*a*) Qui n'eſt point écuyer ne donne point de conſeils ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de morale : ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très-ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(*b*) Peuples ſauvages.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte peut, sans doute, se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité; mais, comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide; & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore: il sait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? Si l'intérêt vif nous

éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur? Qui sait si, le caractere formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde sait cette réponse d'un fameux oculiste: un paysan va le consulter; il le trouve à table, bûvant & mangeant bien: *Que faire pour mes yeux?* lui dit le paysan. *Vous abstenir du vin*, reprend l'oculiste. *Mais il me semble*, reprend le paysan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous bûvez?* ..... *Oui vraiment; c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs; & qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages! Il est même des hommes, & l'expérience (c) ne l'a que

(c) Si, comme le dit Pascal, l'habitude est une seconde & peut-être une premiere nature, il faut

trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossieres : un bon conseil, sans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus considérables encore, s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractere, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arriere, l'on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers : mais, si l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve partout qu'une mer rude & fatigante.

avouer que, l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

Des conseils inconsidérés ne nous précipitent que trop souvent dans des abymes de malheurs. Aussi devroit-on souvent se rappeller ce mot de Socrate : *Puissai-je*, disoit ce philosophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conserver toujours mon ame dans une situation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raison, la meilleure des conseilleres !* Quiconque écoute la raison est non seulement sourd aux mauvais conseils, mais pese encore à la balance du doute les conseils même de ces gens qui, respectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles, c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander, ce n'est qu'à ces gens sages (*d*) qui,

(*d*) Chaque siecle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espece ; & cependant, en morale comme en médecine, on consulte la premiere bonne femme. On ne se dit pas que la morale, comme toute autre science, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la sa-

connoiſſant la rareté & le prix d'un bon conſeil, en ſont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes goûts, de ſes inclinations, des ſentiments qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut, dont on vouloit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage?

---

voir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

Oui, sans doute, il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conseils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'est, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte; & les conseils de l'orgueil, toujours humiliants, ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, est peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions, & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on sait, on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-moi: supérieur en esprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent & croient en mes lumieres: me répliquer, c'est m'offenser. Aussi, toujours plein d'un respect profond pour lui-même, qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe, lui lui répondroit-on, sur qui doit tomber

ce reproche, si ce n'est sur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes décisions, ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes se reprochent réciproquement, & dont on accuse principalement les grands & les rois ? Chacun, sans doute, hait la louange, lorsqu'il la croit fausse : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sinceres. Sous ce titre, il est impossible de ne les point aimer, parce que chacun se croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges souffre du moins qu'on le loue sur ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur, c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'est donc pas la louange, mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins sensible aux éloges, c'est qu'il en apperçoit plus souvent la fausseté : mais qu'un flatteur adroit le loue, persiste à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui don-

ne, l'homme d'esprit en sera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes, tout aime la louange, &, par conséquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois supporter, avec reconnoissance, les dures représentations d'un conseiller vertueux? Oui, sans doute: mais ces princes étoient jaloux de leur gloire; ils étoient amoureux du bien public; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même passion, c'est-à-dire, des hommes qui ne leur donnassent que des conseils favorables aux peuples. Or, de pareils conseillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de sa passion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire: une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter: c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui dise, Vous êtes un sot, vous placez mal votre argent, voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire; loin d'être révolté d'une pareille fran-

chiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſapprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes qui, relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs: il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (*e*). Loin de lui fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands prin-

(*e*) La plupart des princes, dit le poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils, ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

ces doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis ; ils ne different que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere ; & c'est uniquement en ce point qu'ils sont différents entr'eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce desir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la soumission aveugle qu'il exige ? Il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour-propre ne se manifeste point d'une maniere insultante ; s'il donne un conseil, il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet dans toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute, propres à marquer la situation de l'ame. Telles sont ces phrases : *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans examen*, &c. C'est à cette maniere de conseiller qu'on re-

connoît l'homme ſage ; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit ; &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incertains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié, qui conſeille, prend à peu près le ton de la ſageſſe ; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis ? va-t-on même juſqu'à les mépriſer ? c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniere particuliere de s'exprimer : auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit ſans doute infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans

le faiſceau de ſentiments qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer du moins le ſentiment qui domine en nous. Juſques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentiments, dans les erreurs les plus groſſieres.

CHAPITRE XII.

Du bon ſens.

LA différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions ; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ? l'homme de bon ſens eſt aveugle : privé de paſſions, il ſe trouve, en même-temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette atten-

tion continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni par conſéquent aucun eſprit : & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence (*a*).

Il ne faut cependant point en conclurre que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans paſſions ſont rares. L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt ſans contredit l'eſpece la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain ? les

(*a*) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens*, que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

gens de bon sens peuvent être appellés aux grandes places ; & les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal, & s'oppose aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places, sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'est point habile, mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions, en interceptant toutes les lumieres dont les passions sont la source, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les

hommes livrés à des passions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né sensible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur ; & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres ; sa sensibilité se ranime avec eux ; il jouit enfin du plaisir d'être sensible, sans en être moins heureux. Aussi, plus aimable aux yeux de tous, est-il plus aimé de ses concitoyens, qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens ; les avantages qu'il procure ne sont que personnels ; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique, ni par conséquent à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la suite du bon sens, est une vertu que les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, si vantée & quelquefois si utile aux particuliers, n'est pas pour tout un peuple une vertu si desirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation, le don, de tous, le

plus funeſte ſeroit, ſans contredit, la prudence, ſi le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'eſt-ce en effet que l'homme prudent ? celui qui conſerve, des maux éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui lui ſeroit funeſte. Or ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation : où trouver alors des hommes qui, pour cinq ſols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies ? Quelle femme ſe préſenteroit à l'autel de l'hymen, s'expoſeroit au malaiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfants ? Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici bas ; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroître la félicité promiſe à la ſainteté ? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel

son salut seroit le moins exposé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'ensevelir dans un monastere (*b*) ? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir, sa vue toute puissante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conservation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'est desirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raison, synonyme du mot de *bon sens* & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'estime ; que la sagesse qu'on lui suppose tient à son inaction ; & que son infaillibilité apparente n'est le plus sou-

(*b*) Lorsqu'il s'agissoit à la Chine de savoir si l'on permettroit aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, assemblés à ce sujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, disoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait pût s'étendre beaucoup.

vent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conſéquence les plus grands éloges au bon ſens, qu'ils placent & doivent réellement placer au deſſus de l'eſprit! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile : & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres, *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie ;* cette phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'OBJET commun du deſir des hommes, c'eſt le bonheur ; & l'eſprit de conduite ne devroit être, en conſéquence, que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit, qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractere & de nos deſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſants dans le calme de l'ennui, ſont comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du nord, & les ſeconds au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zône torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard ſur

le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a juſqu'à préſent entendu par *eſprit de conduite* que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gouvernements où les graces ſont dans la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces ; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des grands, eſt un caractere pliable à toute ſorte de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire for-

tune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres : il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune & ſe concilier la bienveillance d'un grand, en ſe faiſant ou le miniſtre de ſes plaiſirs ou ſon eſpion. Auſſi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le hazard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le hazard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit M. le duc d'Orléans régent, *eſt un courtiſan parfait.* Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, ſi les grandes fortunes ſont en général l'œuvre du hazard ; & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux baſſeſſes & aux friponneries preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur

hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques qui déshonorent celui qui les prononce & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé ; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit, en conſéquence, ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant des ſupérieurs, hélas ! trop faciles à tromper

tromper par les gens vils dont le caractere se prête à cette bassesse ! Que d'hommes cependant sont, en conséquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir ! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué ; or, de toutes les louanges, la plus flatteuse, sans contredit, est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, sans nous être nuisibles, nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, disoit Parmenion à Philotas : *ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent

une haine ſecrette aux talents ſupérieurs (a) ! L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere ; vos lumieres ſont courtes, votre eſprit eſt borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des ma-

(a) Tout le monde ſait ce trait d'un courtiſan d'Emmanuel de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche : le prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du courtiſan la meilleure ; il le lui dit. Le courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il ; *le roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

nœuvres dont se sert l'intrigant, & ne peut, presque jamais, savoir si son élévation est l'effet, ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite, ou du pur hazard. D'ailleurs, le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoissance ne faut-il pas en avoir? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a besoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philosophe, on trouve, à cet égard, la différence qu'entre le courrier & le géographe. Le premier sait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public, qu'on le transporte dans une assemblée du peuple; il y sera aussi gauche, aussi déplacé, aussi silentieux, que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les siecles & de tous les pays, dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc

point les hommes ; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſants, & ſouvent bornés ; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui même. On eſt bien plus sûr de ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite n'a donc que peu d'étendue : mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature ; c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le

bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération toujours attachée au pouvoir & ſurtout à la crainte qu'il inſpire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir ſemble tout-à-coup l'abandonner lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force & de profondeur, néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de caractere, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire, peuvent ſans doute à ſes yeux ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déjà l'horreur de ſes crimes aux

yeux de la poſtérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'hiſtoire, que le nom de coquin ou de friponneau, je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi l'on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous

place. Il en eſt des hommes comme des nations ; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe ! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues ; content de lui, il s'occupe peu des autres ; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ſes journées ; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeul en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant : on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur ; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intri-

gue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; & c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attrendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc essuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, & sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espece d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, surtout dans ces pays entiérement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un vizir ; où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause ? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans,

ſont preſque toujours cachés ; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparents, ils ignorent les véritables ; & c'eſt à cet égard qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, aſſurer que *l'hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage ;

il faut avouer qu'il eſt peu de Céſars ; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hazard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé ; & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire ; elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux dé-

crets gravés sur les tables de lumiere(*b*). C'est pour prouver ce dogme & montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au supplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens mahométans racontent une fable assez singuliere :

Le besoin, disent-ils, assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques rajahs, est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur se tait; l'assemblée, en frémissant, applaudit à ce discours; le projet est noble, on veut l'exécuter. On se divise

(*b*) Les musulmans croient que tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde est écrit sur une table de lumiere appellée *louh*, avec une plume de feu appellée *calam-azer*; & l'écriture qui est dessus se nomme *cazar* ou *cadar*, c'est-à-dire, *la prédestination inévitable*.

sur les moyens. Les plus braves se lèvent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie & ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice? Aux confins de ces régions, les bachas, par les présents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance & par la crainte. Moins injustes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide: & que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, seme, laboure, recueille: c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrierent ceux qui, plus spirituels & moins hardis, craignoient de s'exposer aux dangers: mais

ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines, & parcourons la terre; nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuſes. Diviſée d'opinions, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtere & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant, pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens &

braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où, sans doute le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on saisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échaffaud, on le mene au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage, & reconnoît, sous l'habit de bramine, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entouroit le bramine, & le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat, on l'honore comme un saint : l'on me traîne à l'échaffaud, on le porte dans sa pagode :

l'on m'empale, on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.

CHAPITRE XIV.

Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

MON objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner, dans celui-ci, s'il eſt des talents qui doivent s'exclurre l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres ; les vers de Leibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul art, tel que la poéſie ou la peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'é-

troites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause ? Est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différents genres ?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connoître les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'éleve en tous les genres jusqu'aux idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géometre, grand astronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclurra sans doute que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talents & des qualités qu'on ne possede qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, & ne sont

ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie, enfin dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions : ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement ſenties : On ignore & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées & les ſentiments qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au-deſſous du médiocre. Ces principes établis, j'en conclus que la

passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit; puisqu'elle seule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion, selon les circonstances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes, dans lesquels cette union se fait, n'auront jamais de grands succès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations, ce ne sont point les parties, c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il est capable d'un amour violent, saura, comme M. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, disoit ce philosophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtresse me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends, je suis furieux: je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant:* » Fontenelle, lorsque je vous

pris, c'étoit ſans contredit le plaiſir « que je cherchois ; j'en trouve plus « avec un autre. Eſt-ce au moindre plaiſir « que je dois donner la préférence ? « Soyez juſte, & répondez-moi. « *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon ; & ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux du moins reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différents de ſciences & d'arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la gloire ; & le ſecond, au contraire, ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talents excluſifs. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On deſire en conſéquence, dans les hommes, des qualités contradictoires ; on leur demande l'impoſſible : on veut que la pierre jetée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple ſans ai-

greur la méchanceté des hommes ; qu'il la considere comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel ; qu'il s'éleve contre le crime sans haïr le criminel ; on vantera sa modération : &, dans le même instant, on l'accusera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger, dans les hommes, des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir : on veut être toujours heureux, &, par conséquent, que les mêmes objets prennent à chaque instant la forme qui nous seroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparses dans différents objets ; on veut les trouver réunies dans un seul, & goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la rose, la saveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur, source d'une infinité de

ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelqu'étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on ſoit en droit de les y deſirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous deſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires ? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très-rarement; que les grands talents ſuppoſent toujours de grandes paſſions; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite* eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions,

& par conſéquent l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de pays ſtériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans leur premiere jeuneſſe, ne ſont-ils communément, dans un âge avancé, que des eſprits médiocres ? Par quelle raiſon enfin tout eſt-il plein de jolis enfants & de ſots hommes ? C'eſt que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien ! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé : il me ſuffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, ſentez-vous, lui répondrai-je, combien ce deſir eſt hazardeux ? C'eſt vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive préciſément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même ; & ſavoir ce que vous deſirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite ſage. Eſt-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un

caractere passionné seroit pour votre fils un don funeste, surtout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu : étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite ? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions ; tâchez de les diriger aux choses honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné ; & c'est le hazard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelqu'empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage ; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractere, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci est presque entiérement sou-

mise à l'empire du hazard : selon les les circonstances dans lesquelles il les place & le moment qu'il marque à leur naissance, leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hazard en fait, à son gré, des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire, César dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je serois leur vengeur :*

Si je n'étois César, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'esprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémistocle, un Marius (*a*) ; à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une résolution désespérée,

(*a*) Lu-cong-pang, fondateur de la dynastie des Han, fut d'abord chef de voleurs ; il s'empare d'une place, s'attache au service de T-cou, devient général des armées, défait les T-sin, se rend maître de plusieurs villes, prend le titre de roi, combat, désarme les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence, plus que par sa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, est reconnu empereur, & cité, dans l'histoire des Chinois, comme un de leurs princes les plus illustres.

naisse

naître au moment où, ravagé par des ennemis puissants, l'état paroît sans ressource ; si le succès favorise ses entreprises, c'est un demi-dieu : Dans tout autre moment, ce n'est qu'un furieux ou insensé.

C'est à ces termes si différents que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le pere, dont les enfants sont susceptibles de ces passions fortes qui si souvent changent la face du monde. C'est, dans ce cas, la convenance de leur esprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires, qui, par des services importants, ne peuvent se rendre utiles à l'univers, se couronner de gloire, ni prétendre à l'estime générale, il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoissance, s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que la Fontaine a dit :

Un roi prudent & sage
De ses moindres sujets sait tirer quelque usage.

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit ; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur ; donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte ; le fripon, toujours agité de remords & de craintes, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place : elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'assiduité sera la vertu de la maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le pere envers ſes fils, dans tout l'orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes ſultans, & beaucoup de vertus, & ſurtout beaucoup de lumieres: cependant quelle demande plus injuſte? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres ſont le prix de beaucoup d'études & de méditations? L'étude & la méditation ſont une peine: l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſieme diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le ſultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le ſultan eſt donc ſans deſirs: rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire: il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour

s'éclairer. Exiger de lui des lumieres; c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine: on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ſucceſſeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſants de leur pere, s'endorment ſur le trône; &, dès la troiſieme génération, la plupart en deſcendent ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple (*b*): Li-t-ching, homme d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'empereur T-con-ching, ſe met à la tête des mécontens, leve une armée, marche à Peking, & le ſurprend. L'impératrice & les reines s'étranglent; l'empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais: c'eſt là qu'avant de ſe donner la

(*b*) Voyez l'*Hiſt. des Huns*, par M. de Guignes, tom. I, pag. 74.

mort, il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai regné dix-sept ans ; je suis détrôné : & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable : les grands de ma cour le sont encore plus que moi ; ce sont eux qui, me dérobant la connoissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abyme où je tombe. De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent, & déjà assez malheureux de m'avoir eu si longtemps pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande presque à tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphere, répandu autour des trônes despotiques & des souverains qui s'y asseyent, semble rempli d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compte-t-on guere parmi les grands rois que ceux qui se frayent la route du trône, ou

qui ſe ſont longtemps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à faire; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la légiſlation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins abſolue qu'ils au-

roient sur leurs sujets, c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes : les sofis & les mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulieres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puissants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire ; ce seroit, avec le bras de Ganimede, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien, fit à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux,

mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance? Tout homme s'aime, de préférence aux autres; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus & refuſé à la puiſſance? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares, & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir; & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le ſouverain au ſujet, & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté: Sache que, ſi tu reſpires, c'eſt que je le per-

mets : Apprends que chaque instant de ta vie est une grace. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misere, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : Telle est ma volonté.

Ce que je dis des sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs ministres : leurs lumieres sont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer, les grands talents leur sont nécessaires, ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni considération, ils se livrent à la paresse, & se contentent de l'espece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite absolument incompatible avec les grands talents, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans & l'intérêt général. Il en est, à cet égard, des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser à la fois à la gloire & aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique & celle des courtisans. Il faut

ſavoir que, dans la plupart des cours ; & ſurtout dans celles de l'orient, les hommes y ſont dès l'enfance emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire ; que la plupart des eſprits y ſont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes ſont forcés de le rappeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour les gens de mérite ; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte, de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de grands talents de ceux qui, par leur état & leur poſition, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais, que de demandes pareil-

les ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe légiſlation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enleve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, & par conſéquent des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi bien tourné qu'un danſeur de l'opéra : on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion de talents preſque excluſifs ; & qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie

dans la dissipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation: on devroit cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer; que cette même capacité se perd lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration, mille objets différents passeront rapidement devant lui: s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup-d'œil superficiel, il faut, par cette seule raison, qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique; à découvrir, par exemple, jusqu'à quel degré le luxe est utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états; quelle espece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier

l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problêmes, il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, & soit assez fertile en expédients pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit, à ce genre d'esprit, joindre un caractere ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne fait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien & triompher des obstacles que l'intérêt personnel (*a*) met

(*a*) Au moment qu'on venoit de nommer un mi-

au bonheur général. Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du college, ap-

---

« miſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beaucoup d'eſprit, lui dit : « Vous aimez le « bien, vous êtes maintenant à portée de le faire. « On vous préſentera mille projets utiles au public ; « vous en deſirerez la réuſſite : gardez-vous cependant « de rien entreprendre, avant d'examiner ſi « l'exécution de ces projets demande peu de fonds, « peu de ſoins & peu de probité. Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un de ces projets eſt conſidérable, « les affaires qui ſurviendront ne vous permettront « pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, & vous « perdrez votre miſe. Si le ſuccès dépend de la vigilance & de la probité de ceux que vous emploierez, « craignez qu'on ne vous force la main ſur le choix « des ſujets : ſongez d'ailleurs que vous allez être « entouré de fripons ; qu'il faut un coup d'œil bien « ſûr pour les reconnoître ; & que la premiere, mais « en même temps la plus difficile ſcience d'un miniſtre, eſt la ſcience des choix. »

prennent à monter à cheval, à faire leurs exercices; ils passent deux ou trois ans tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de-là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, & ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Surquoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article

des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre ; parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice : l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpece de ſuccès ? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi l'on en croit Dumaurier (*b*), il deſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné, en conſéquence, à ſes confeſſeurs de publier partout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire,

(*b*) Voyez ſes *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de la Hollande*, à l'article de *Grotius*.

tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes; & s'imaginer qu'un homme, vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpece de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du hazard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite: il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou po-

litique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en est point avide sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires ! Ce sont Xénophon, Alexandre, Annibal, Hannon, les Scipions, César, Cicéron, Auguste, Trajan, les Antonins, Comnene, Elizabeth, Charles-quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes especes de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'administration du monde, trouvoient encore le temps de penser & d'écrire ; c'est, répondrai-je, que les affaires sont courtes, lorsqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les saisit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé, tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres, & tous ont dû nécessairement

le protéger ; parce que, amoureux de la gloire, ils savoient que ce sont les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savants dans tous les genres ; le khalife Aaron Al-Raschid en composer sa cour ; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite ! Sous son regne, il étoit permis de tout dire, de tout penser, & de tout écrire ; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talents, ne pouvoient être que ses panégyristes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raison contraire, imposoient silence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-dessus rapportés, que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité, peut, en fait d'esprit, les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit sans dou-

le poſſible d'unir plus de modeſtie aux talents : ces qualités ne ſont pas excluſives par la nature, mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, ſûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger ſur leur enſemble ; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre ; & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractere, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit poſſible d'avilir cet or au

yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manieres, auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les deſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entr'elles

infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espece ne fait-on pas aux hommes de génie! Combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisoient preuve de la plus haute sagesse? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (c) à

(c) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles, il en est qui pensent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un mot assez plaisant, attribué à Marcel. Un danseur Anglois fort célebre arrive à Paris, descend chez Marcel: *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art; souffrez que je danse devant vous, & que je profite de vos conseils... Volontiers*, lui dit Marcel. Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles & fait mille

l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes passions que suppose le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite: mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumieres. Les hommes froids, sans passions & sans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut persuader, qu'avant de prendre un parti ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients: il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fussent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion; & l'expérience nous apprend qu'ils le font toujours par le sentiment, & qu'à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé: on l'envoie à la mer; il se met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun risque, il en est

---

entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup: *Monsieur, l'on saute dans les autres pays, & l'on ne danse qu'à Paris; mais, hélas! l'on n'y fait que cela de bien. Fauvre royaume!*

sûr;

sûr ; il sait que, dans ce cas, la peur est tout à fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc, dans les gens froids comme dans les autres hommes, soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquents que l'homme passionné, c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est, en effet, qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public qui ne les laisse jouir, dans leur petite société, du titre d'hommes sensés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, sans honte, passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme,

quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si, dans les bois, les solitudes & les dangers, la crainte a souvent, à leurs propres yeux, exagéré la grandeur du péril, pourquoi l'amour n'exagéreroit-il pas les plaisirs, comme la frayeur s'exagere les dangers? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir ; que les hommes étant animés de passions différentes, les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différents ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide, c'est assembler la diete de l'Empire pour y connoître des cas de conscience? Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, savoir quels sont les motifs qui le déterminent, c'est-à-dire, la force par laquelle il est entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître, & la puissance des passions, & le dégré de courage nécessaire pour y résister. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen s'apperçoit bien-tôt que

les passions seules peuvent combattre contre les passions ; & que ces gens raisonnables, qui s'en disent vainqueurs, donnent à des goûts très foibles le nom de passions, pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne resistent point aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; & l'espece de raison, qui les guide sur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant sans cesse de l'isle fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts & à ses passions. Qui consulteroit, sur tout, la raison, seroit sans cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire ; & ne feroit jamais rien ; il auroit

toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importants que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des pieges que leur tend l'envie pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe ſans ceſſe un crime de leurs inattentions? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres; que d'ailleurs cette politeſſe, à laquelle on donne le

nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, juſqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part : l'homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il eſt taxé d'impoliteſſe; il le ſait : il monte à ſon tour chez ſon ennuyé : *Monſieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant, vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas ; c'eſt donc vous qui m'êtes obligé, & c'eſt moi qu'on taxe d'im-*

politesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas comme vous le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires!

Un homme a passé sa vie dans les négociations; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect: que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractere ouvert; c'est par sa franchise qu'il nous a plu: on exige que, changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est sans doute un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolu-

ment contradictoires ; je sais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées : mais c'est un miracle, & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général, on peut assurer que tout se tient dans le caractere des hommes ; que les qualités y sont liées aux défauts ; & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important, qu'il ait par jour cent affaires à juger, si ses jugements sont sans appel, s'il n'est jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans son ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumieres. Il n'en sera pas ainsi, ou d'un homme dont les avis seront, par ses égaux, débattus & contredits dans un conseil ; ou d'un savant qui, s'étant quelquefois trompé sur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (*d*) : suspen-

(*d*) Il seroit peut-être à desirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage : ils en

sion qui, fondée sur une salutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil superficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savants hommes de la Perse, comment il avoit acquis tant de connoissances : *En demandant sans peine*, répondit-il, *ce que je ne savois pas.* » Interrogeant un jour un philosophe, » dit le poëte Saadi, je le pressois de » me dire de qui il avoit tant appris : » *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne* » *levent point le pied sans avoir auparavant sondé avec leur bâton le terrein* » *sur lequel ils vont l'appuyer* «.

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives, ou par leur nature, ou par

---

sentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumieres : &, faisant aux affaires l'applicaton de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : & c'est la question que je vais traiter dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

POUR connoître ſon talent, il faut examiner & de quelle eſpece d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la phyſique, à la politique ou à la poéſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre que le magazin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans

la compoſition d'une certaine eſpece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord, que d'une aîle rapide traverſent ſans ceſſe les noirs ouragans; ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel Hyver qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répetent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphirs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le prenier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Ce-

pendant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire ſont à la vérité la matiere premiere de l'eſprit; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpece des objets qu'on a dépoſés dans le magazin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel dégré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples goûts; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul deſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées

à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés : au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, & plus nos goûts sont vifs & prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un desir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes. C'est, dans la premiere jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la premiere jeunesse ; parce qu'alors, plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents ; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres. Il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour se consoler

de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, & par conséquent n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la premiere jeunesse : aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? c'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le

choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir : or il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, &, par conſéquent, être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême degré de paſſion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans leſquels il ſoit plus facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpece : dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matieres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſants, n'ont, pour ainſi dire, jeté qu'un coup d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque

tous les esprits; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire doit la chercher dans les sentiers détournés, & surtout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui, brûlant d'une plus forte passion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse, l'homme qui, foiblement passionné, a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude du travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'esprit, obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti possible de son esprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'est de comparer le degré de passion dont on est animé au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est, à

cet égard, exact observateur de lui-même, échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge rallentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différents genres de sciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit & fait souvent échouer les gens d'esprit, & qu'enfin ce n'est que dans la premiere jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science: vérité importante, dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course, & s'oppose au progrès des sciences. Il faut, pour la saisir, se rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troisieme discours, est dans nos cœurs, allumé par l'amour des plaisirs physiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la premiere jeunesse; que c'est, par conséquent, au

printemps de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſemences enflammées de vertus & de talents. La force & la ſanté, qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiecles; on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous ceſſons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on cede à l'habitude; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans

peine dans notre esprit. Mais l'on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans? on ne sera point alors d'un grand géometre, un grand poëte, d'un grand poëte un grand chymiste, d'un grand chymiste un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premieres places, s'il ne faisoit en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractere entier & despotique? les entreprises qu'il formera seront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Est-il

d'un caractere doux, ami du bien public ? il n'oſera rien entreprendre. Comment hazarderoit-il quelques changements dans l'adminiſtration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile ; il ſait, d'une main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe un étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être dans les pays où l'eſtime publique nous

promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le hazard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie; & cet exil volontaire en préſage la ruine: ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurrai, des principes établis dans ce chapître, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'eſpece d'objets dont le hazard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard ſe trouve à-peu-près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les

matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes, s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets ; il eſt, en conſéquence, des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens ; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention ſur une infinité d'objets divers ; mais à la raſſembler toute entiere ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive, à cet égard, pouſſer trop loin le ſcrupule : l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile & de

ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différents genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit par ſon goût également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers; peut l'être encore au public: elle peut

éclairer les gens en place sur la science des choix, & leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premiérement, à l'espece d'objets dont cet homme s'est occupé; & secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, & presque toujours au mérite, de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr, un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot & d'un homme d'esprit, rompt entr'eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathême, que de se plaire trop à la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matiere devroit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en supposant

supposant même que je pusse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup-d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés, & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'importance du choix des

objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus groſſiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus ab-

ſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage ? En vain dira-t-on que, ſi l'on retient ſi longtemps les jeunes gens dans les colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le Latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle qui, dans la premiere jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre. Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c. L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les auteurs; elle meuble, par conſéquent, la tête

des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression Latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue Latine, il ne la connoîtra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or si, parmi nos savants, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression Françoise, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression Latine? Ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité & leur hardiesse; & que, si l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux discours

de nos rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſqu'inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon; & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion Latine: mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail; & ſi, dans la premiere jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſéquent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots ne ſeroient pas mieux employées à l'étude des choſes, & ſurtout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différents partis qu'il peut prendre: le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir; telle eſt la connoiſſance & des

principes de la morale & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraiſemblablement embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature, ou de l'adminiſtration? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire? A quelle cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon? Pourquoi l'un & l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer? & néglige-t-on si fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & surtout les lumieres des grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au hazard une partie si essentielle à l'administration? Ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoissent également & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter: mais, que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement? Or, les gou-

vernements doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme; les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devoit sa conservation qu'aux grands hommes qui naissoient successivement pour la défendre. Aussi, toujours occupée du soin d'en former de nouveaux, c'étoit sur l'éducation publique que devoit se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissants, qui n'éprouve

quelquefois le besoin de grands hommes. Oui, sans doute : mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? On y peut, sans doute, former des hommes instruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, & que les honneurs soient le prix du mérite. Or l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les

graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conſéquence, ils en accordent rarement au mérite : ils ſentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoiſſance de leurs obligés, que ces obligés ſeront moins dignes de leurs bienfaits. L'injuſtice doit donc ſouvent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes, & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelques grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique ; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements abſolument deſpotiques, tels que les gouvernements Orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'eſt point d'éducation ſans objet ; & l'unique qu'on puiſſe ſe

proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'opposition que les despotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni par conséquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire au souverain : quelle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'après la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matiere devroit, sans doute, être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il est possible de lever les puissants obsta-

cles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problême moral qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problême insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse & presque invincible que les vizirs retiendront toujours les sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hazard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers? Un pere desire l'élévation de ses fils : il sait que ni les connoissances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés & savants : il ne demandera donc à ses fils ni connoissances, ni talents; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de sa morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il crain-

droit, en ce genre, les préceptes trop séveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune; & que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui se modéleroit sur les dieux seroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfants, & la conduite qu'on leur prescrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail & sans le savoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes; soyez un coquin timide & prudent; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Moliere, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux? Il n'est point de pere qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût repondre aux arguments

preſſants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugements. O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte : cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! à combien de petites injuſtices ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quels

qu'élevé que vous soyez, un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; songez à les ménager.... Moi, je ménagerois l'injustice ? Non, mon pere. La sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues. Je sais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même, qui supporte les impôts, doit ce qu'exige la sage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan.... Abandonnez ce projet, mon fils : vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore... O, mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne seroient point soulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui, sans doute, l'injustice se commettroit ;

mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes ; c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſques chez les ſauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi : le muſulman zélé qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à ſon cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus ? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je

pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs ; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : &, ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois, la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances ; ma vertu vous devient odieuſe ; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte ; ſondez l'abyme de votre ame & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres de vertu

appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un ſultan ou d'un vizir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuſe, deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernements aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'un éduca-

tion vertueuse que personne ne donneroit à ses enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux, parce qu'en général ils sont méchants, mais parce que la récompense y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'espérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, si la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où d'ailleurs, personne n'étant animé de la passion forte du bien public, il ne peut par conséquent y avoir d'homme vraiment vertueux ? Il faut, dans les gouvernements despotiques, renoncer à l'espoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut sans doute tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile, que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du

despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation se réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'espèce d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens; &, secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime.

Ces deux problêmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant sont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur; & qu'en laissant moins à faire au hazard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents & les vertus.

FIN.

TABLE SOMMAIRE.

TOME PREMIER.

DISCOURS I.

DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées*; & que tous nos *faux jugements* sont l'effet ou de nos *passions*, ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER, page 15
Exposition des principes.

CH. II. *Des erreurs occasionnées par nos passions*, 34

CH. III. *De l'ignorance*, 38

On prouve, dans ce chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la comparaison desquels dépend, en chaque genre, la justesse de nos décisions.

CH. IV. *De l'abus des mots*, 63

Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

IL résulte de ce discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugements* sont l'effet de causes accidentelles qui ne supposent point, dans l'*esprit*, une *faculté de juger* distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT,

PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

ON se propose de prouver, dans ce discours, que le même *intérêt*, qui préside au jugement que nous portons sur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; & qu'ainsi, tant en matiere de *morale* que

d'*esprit*, c'est l'*intérêt* seul qui dicte tous nos *jugements* : vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en considérant la *probité* & l'*esprit* relativement, 1°. *à un particulier*, 2°. *à une petite société*, 3°. *à une nation*, 4°. *aux différents siecles & aux différents pays*, & 5°. *à l'univers*.

CHAPITRE PREMIER, pag. 81
Idée générale.

CH. II. *De la probité par rapport à un particulier*, 90

CH. III. *De l'esprit par rapport à un particulier*, 99
On prouve, par les faits, que nous n'estimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

CH. IV. *De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres*, 111
On prouve encore, dans ce chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. *De la probité par rapport à une société particuliere*, 127
L'objet de ce chapitre est de montrer que les sociétés

sociétés particulieres ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles : or l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public ; elles doivent donc, par l'éloge de ces actions, souvent séduire la probité des plus honnêtes gens, & les détourner, à leur insu, du chemin de la vertu,

CH. VI. *Des moyens de s'assurer de sa vertu.* 127

On indique, en ce chapitre, comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulieres, résister à leurs séductions, & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'esprit par rapport aux sociétés particulieres.* 144

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or, l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général, on sent qu'elles doivent, en conséquence, porter, sur les mêmes objets, des jugements très-différents de ceux du public.

CH. VIII. *De la différence des jugements du public, & de ceux des sociétés particulieres.* 158

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulieres, on prouve, dans ce chapitre, que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel usage*.

CH. IX. *Du bon ton & du bel uſage.* 169

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel uſage, la même eſtime que les ſociétés particulieres.

CH. X. *Pourquoi l'homme admiré du public n'eſt pas toujours eſtimé des gens du monde.* 185

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des ſociétés particulieres, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. *De la probité par rapport au public.* 199

En conſéquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préſide au jugement que le public porte ſur les actions des hommes.

CH. XII. *De l'eſprit par rapport au public.* 202

Il s'agit de prouver, dans ce chapitre, que l'eſtime du public pour les idées des hommes eſt toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les eſtimer.

CH. XIII. *De la probité par rapport aux ſiecles & aux peuples divers.* 221

L'objet qu'on ſe propoſe, dans ce chapitre, c'eſt de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les ſiecles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuſes qu'aux actions ou qui étoient, ou du moins qu'ils croyoient utiles au public. C'eſt pour jeter plus de jour ſur cette matiere, qu'on

distingue, dans ce même chapitre, deux différentes especes de vertus.

CH. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.* 235

On entend, par *vertus de préjugé*, celles dont l'exacte observation ne contribue en rien au bonheur public; &, par *vraies vertus*, celles dont la pratique assure la félicité des peuples. Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, on distingue, dans ce même chapitre, deux différentes especes de *corruption de mœurs*; l'une *religieuse*, & l'autre *politique*: connoissance propre à répandre de nouvelles lumieres sur la science de la morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut-être, à la morale, la connoissance des principes établis dans les chapitres précédents.* 257

L'objet de ce chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples; & que la plupart des moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particulieres.

CH. XVI. *Des moralistes hypocrites.* 269

Développement des principes précédents.

CH. XVII. *Des avantages que pourroient procurer aux hommes les principes ci-dessus exposés.* 276

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation; & nous fournissent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'esprit, considéré par rapport aux siecles & aux pays divers,* 291

Exposition de ce qu'on examine dans les chapitres suivants.

CH. XIX. *Que l'estime pour les différents genres d'esprit, est, dans chaque siecle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer,* 292

CH. XX. *De l'esprit, considéré par rapport aux différents pays,* 325

Il s'agit, conformément au plan de ce discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; & que les nations, toujours fidelles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres nations que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Que le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité,* 342

Après avoir prouvé que les nations méprisent, dans les autres, les mœurs, les coutumes, & les usages différents des leurs; on ajoute

que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

CH. XXII. *Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature des qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement.* 355

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers ; que tout obéit à la loi de l'intérêt ; & que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la morale, l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir jusqu'à présent été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des causes qui jusqu'à présent ont retardé les progrès de la morale.* 365

CH. XXIV. *Des moyens de perfectionner la morale.* 374

CH. XXV. *De la probité par rapport à l'univers,* 394

CH. XXVI. *De l'esprit par rapport à l'univers.* 398

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers ; & que les idées de cette espece sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

LA conclusion générale de ce discours, c'est que l'*intérêt*, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'*estime* & du *mépris* attachés aux *actions* & aux *idées* des homme

TABLE SOMMAIRE.

TOME SECOND.

DISCOURS III.

Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR résoudre ce problême, on recherche, dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à l'*esprit*, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si *tous les hommes*, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la *puissance physique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER, pag. 5

On fait voir, dans ce chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en donant

les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les chapitres suivants, quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entr'eux.

CH. II. *De la finesse des sens*, 15

CH. III. *De l'étendue de la mémoire*, 21

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention*, 37

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées : on observe ensuite que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir ; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attaché la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agissent sur notre ame*, 68

Ces forces se réduisent à deux : l'une, qui nous est communiquée par les passions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puissance des passions*, 78

On prouve que ce sont les passions qui nous

portent aux actions héroïques, & nous élevent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.* 91

CH. VIII. *Que l'on devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.* 106

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous donent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & du degré de passion propre à nous douer de cette espece d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'origine des passions.* 117

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CH. X. *De l'avarice.* 125

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'ambition.* 131

Application des mêmes principes, qui prou-

vent que les mêmes motifs qui nous font desirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur ou de jouir des plaisirs physiques, pourquoi le plaisir échape-t-il si souvent à l'ambitieux ?* 143

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'orgueil,* 154

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé ; & qu'on ne desire d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure : avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'amitié,* 164

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions,* 182

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique, pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions.

Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu*, 193

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particuliere de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matiere, que l'on considere, en particulier, & les gouvernements despotiques & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes; des moyens qu'ils emploient pour y parvenir; & du danger auquel le despotisme expose les rois*, 212

CH. XVIII. *Principaux effets du despotisme.* 224

On prouve, dans ce chapitre, que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration; & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilissement où sont les peuples entretient l'ignorance des vizirs; second effet du despotisme.* 234

CH. XX. *Du mepris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisieme effet du despotisme,* 241

On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrième effet du despotisme.* 251

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matière, que c'est uniquement de la forme particuliere des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu: &, pour ne laisser rien à desirer sur ce sujet, l'on examine, dans les chapitres suivans, la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & pour la vertu.* 259

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend, dans chaque empire, de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes.* 267

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands hommes est, dans tout pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents & aux grandes vertus; & que les talents & les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CH. XXIV. *Preuve de cette vérité.* 275

Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espece de passions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres suivants, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet*, 282

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions.

CH. XXVI. *De quel degré de passion les hommes sont susceptibles*, 296

On prouve, dans ce chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable; & que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit : qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent & de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquels ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivants, on examine si les faits se rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis*, 307

Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égales dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'est uniquement dans le mo-

ral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits ; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats ; & qu'en vain l'on essaieroit d'expliquer par le physique une infinité de phénomenes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples ; & enfin la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts.

CH. XXVIII. *Des conquêtes des peuples du nord.* 315

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des septentrionaux.

CH. XXIX. *De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux.* 331

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la supériorité que certains peuples ont eue dans les divers genres de sciences ou d'arts.* 344

Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts & les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts & ces mêmes sciences ont été le plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

LA conclusion générale de ce dis-

cours, c'eſt que tous les hommes, communément bien organiſés, ont en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux *plus hautes idées*; & que la *différence d'eſprit* qu'on remarque entr'eux dépend des *diverſes circonſtances* dans leſquelles ils ſe trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette concluſion fait ſentir toute l'importance de l'*éducation*.

TABLE SOMMAIRE.

TOME TROISIEME.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

POUR donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit*.

CHAPITRE PREMIER. *Du génie*, p. 5
CH. II. *De l'imagination & du ſentiment*, 22
CH. III. *De l'eſprit*, 48
CH. IV. *De l'eſprit fin & de l'eſprit fort*, 55
CH. V. *De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant, & du goût*, 80

CH. VI. *Du bel esprit*, 95

CH. VII. *De l'esprit du siecle*, 106

CH. VIII. *De l'esprit juste*, 122

On prouve, dans ce chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste; qu'il faudroit encore l'avoir étendu: qu'en général les hommes sont sujets à s'enorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie: qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux gens à talents; croient, dans cet aveu, simplement se rendre justice; & ne s'apperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes: mépriſe dont il eſt ſans doute utile de faire appercevoir les cauſes.

CH. IX. *Mépriſe de ſentiment*, 136

Ce chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux chapitres ſuivants. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CH. X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent*, 137

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conſeils*, 157

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter

les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoissance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon sens*, 174

CH. XIII. *Esprit de conduite*, 181

CH. XIV. *Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame*, 199

Après avoir essayé, dans les chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit; il est utile de connoître quels sont & les talents de l'esprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclurre, & les talents que des habitudes contraires rendent pour ainsi dire inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre suivant, où l'on s'applique plus particuliérement à faire sentir toute l'injustice dont le public use, à cet égard, envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'injustice du public à cet égard*, 220

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclurre réciproquement, que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre*, 242

Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une excellente éducation devroit être la conclusion nécessaire de cet ouvrage: mais ce plan d'éducation, peut-être facile à

tracer, seroit, comme on le verra dans le chapitre suivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'éducation*, 258

On prouve, dans ce chapitre, qu'il seroit sans doute très-utile de perfectionner l'éducation publique; mais qu'il n'est rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'opposent, en ce genre, à toute espece de réforme; que, dans les empires vastes & puissants, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands hommes; qu'en conséquence, le gouvernement ne peut arrêter longtemps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant, à cet égard, que, dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne seroit pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entreprise seroit absolument vaine dans des empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'orient.

Fin du troisieme & dernier volume.

La Pont Traversé
25. 5. 89
200 Frs
[2AH.]

890713

Chart